DERRIÈRE LES MASQUES

IGNACIO DEL VALLE

DERRIÈRE LES MASQUES

roman

Traduit de l'espagnol par
KARINE LOUESDON
et
JOSÉ MARÍA RUIZ-FUNES TORRES

PHÉBUS

Titre original :
Busca mi rostro

I.S.B.N. : 978-2-7529-0792-9



Pour Anne-Marie Vallat, savoir-faire

Voyez, je n'ai pas de visage. Celui
que j’exhibe est figure de l’instant.
EDMOND JABÈS

1

Le début

Samedi, décembre, 23 h 47

Dans les catastrophes, il y a toujours un avant et un après. Un intervalle entre le moment où rien n'est encore arrivé, où personne n'a encore été fauché, où règne un calme banal, et la mort et la destruction ultérieures.

Erin se trouvait encore dans l'avant. Elle était au croisement de la 53e Rue et de la Septième Avenue, bravant un froid glacial, enveloppée de tourbillons de neige légers et erratiques. Cela faisait une heure qu'elle prenait des photos dans cette polyphonie de lumière et de gens. Ça, c'était son métier. Photographier. Regarder à travers le temps pour donner au réel une forme et un sens. Ça, c'était la théorie. Quelque chose qui avait à voir avec l'éternité, avec la volonté d'accomplir un acte qui durerait toujours. Mais la photographie est comme la physique quantique, la seule ambition d'obtenir une bonne image suffit pour que celle-ci vous échappe ; il faut la traquer, il faut la chercher. Une photo qui ne tire pas de conclusion, mais qui résume la réalité. Il s'agissait d'un reportage pour un magazine dans lequel il était question de cheveux hydratés et où les

femmes, pour exprimer leur manière d'être, apparaissaient en sous-vêtements coordonnés. L'appareil enchaînait les images avec un petit bruit reproduisant celui d'un *winder* ; Erin prenait une photo, regardait l'écran, faisait défiler les prises de vue en avant et en arrière, zoomait sur tel ou tel détail, et recommençait à braquer son objectif sur la réalité. Tout autour, la ville continuait de déployer son narcissisme et sa contradiction : à la fois vivante et morte, New York ne s'arrêtait pas, ne se reposait pas, n'avait que faire de vous, ne vous accordait pas une minute, elle voulait juste votre adoration. Voilà pourquoi Erin cherchait des identités, des visages qui défient l'anonymat dans lequel la ville vous précipite, de vrais visages, qui aient de la personnalité, qui véhiculent des idées. Dans cette vitrine, sur ce patchwork d'existences humaines, tout était en train ou en instance d'arriver, dans chaque recoin, à chaque minute, dans chaque intention. Y compris votre bonheur. Y compris votre mort.

L'après. Erin put vérifier que l'après était un hasard sans pitié, un chaos semé par un dieu ivre. Les jours suivants, elle ne se rappellerait même pas avoir entendu l'explosion, elle avait seulement aperçu quelque chose de fulgurant et le ciel s'était effondré. La déflagration balaya une partie de la rue, crachant une pluie de bris de verre ; un rugissement qui paralysa le trafic et laissa sur le trottoir des blessés dont certains se tordaient dans leur agonie. Malgré d'intenses bourdonnements d'oreilles et sa peau abrasée, Erin réagit en professionnelle et méprisa l'événement, fut passionnément indifférente, le seul moyen de continuer de prendre des photos, réglant le cadrage et le diaphragme, économisant chaque geste, sans penser à elle sinon aux millions de personnes qui verraient ces images. Elle capta la panique qui se muait en hystérie, et le cauchemar, de nouveau, hanta Manhattan, deux fantômes s'effondrant au milieu de colonnes kilométriques de poussière. Des visages

stupéfaits, en larmes, pétrifiés, atterrés, incrédules, ahuris… Les sirènes des voitures se mêlèrent aux sonneries des téléphones portables, aux cris, aux pleurs et aux flammes qui, tels des tentacules, jaillissaient d'un bâtiment. Erin cessa de photographier et baissa son appareil ; elle se lissa les cheveux. C'est alors qu'elle s'autorisa la tristesse – celle ressentie lors des guerres qu'elle avait couvertes par le passé – devant cette nouvelle marée basse dans la folie humaine. Autour d'elle, les spectateurs commençaient à tout recenser au moyen de leurs téléphones portables, s'empressaient de prendre des photos, réalisaient de petits films, instantanément envoyés à d'autres portables dans toute la ville, dans tout le pays, dans le monde entier.

Dimanche, décembre, 0 h 23

Les gens se souviennent plus particulièrement des tâches ou des activités qui ont été brusquement interrompues. Aussi, dans la mémoire de Daniel Isay, la nuit de l'explosion resterait-elle associée aux images d'une championne du monde de culturisme bandant ses muscles à la télévision, tandis qu'il grignotait un bout de lasagnes froides. Daniel posa l'assiette sur le canapé où il était affalé, s'étira et attrapa le téléphone portable derrière le verre de vin blanc qui accompagnait son dîner. Il reconnut le numéro qui s'affichait à l'écran : des chiffres synonymes de complications. Il prit l'appel.

– Daniel, on a un problème.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

– Une explosion. Au *Samovar*.

– Il y a des morts ?

– Quelques-uns, et pas mal de blessés.

Il n'en demanda pas davantage : le mot « Samovar » était suffisant. Daniel répondit un sec « je suis là dans cinq minutes ». On venait de lui foutre en l'air son samedi

« sexe, vin et tiramisu », ainsi qu'il appelait ses plans occasionnels, et il téléphona à Agnes pour annuler leur rendez-vous. Ça faisait deux ans, depuis son divorce, qu'il vivait seul, et maintenant qu'il avait entamé la seconde moitié de sa trentaine, il était parvenu à la conclusion que la vie à deux impose de partager certaines choses et d'en oublier beaucoup d'autres, constamment ; la première condition était à sa portée, mais malheureusement ou heureusement, il avait une excellente mémoire. Cela dit, ses derniers rencards avec Agnes avaient pris une tournure plutôt agréable, et il n'avait pas eu à faire des efforts surhumains. Sans être particulièrement belle, elle possédait une sorte d'éclat qui faisait perdurer ses gestes du quotidien. Ils s'entendaient bien, chacun s'intéressant aux digressions et aux avis de l'autre, et tous deux se passaient volontiers des contrats et des promesses, appréciaient de s'en remettre jour après jour au simple plaisir de vivre, et si le doute venait à souffler… Ce soir, il aurait bien aimé prendre du bon temps avec elle, mais il dut se résoudre à jeter quelques pelletées de routine sur son romantisme. *Samovar*, répéta-t-il tout en s'habillant, le regard posé sur l'écran plasma où les culturistes continuaient d'exhiber leurs corps sculptés, leurs tendons luisants et leurs peaux bronzées, déclenchant chez lui non pas un prurit sexuel, mais une fascination de voyeur. Ces muscles ne pouvaient rien contre les faits purement matériels qu'impliquait le mot « Samovar ».

Non.

Il attrapa son arme de service.

Hélas, non.

1 h 13

Sailesh Mathur frémit au souvenir de cette journée où, quelques années plus tôt, l'Histoire, qui jusqu'alors, croyait-on, voguait vers un horizon fixe, stable, changea de

cap avec la lenteur et la massivité d'un superpétrolier. Il se rappelait cette vision de cauchemar, les petits points noirs tombant des hauteurs et que l'on aurait pu prendre pour des débris du bâtiment s'ils n'avaient eu des bras et des jambes à agiter. Depuis, le pays était dans la crainte d'une nouvelle attaque, obnubilé par la sécurité, plongé dans un état permanent d'anxiété, mais Sailesh savait que cette explosion-là n'avait rien à voir avec les grandes religions nées dans le désert. Pourtant, à en juger par le dramatisme et l'hystérie que la réalité sécrétait, il était un des rares à le savoir.

Immédiatement arrivée sur les lieux, la police avait établi autour du *Samovar* – l'un des restaurants russes les plus connus du FBI, et pas précisément pour l'excellence de ses blinis – un périmètre de sécurité drastique. Aux abords de ce restaurant, dont le propriétaire était Ilya Mikhaïlev, alias Chevengour, l'un des parrains du crime organisé russe, il y avait un manège frénétique, mais parfaitement réglé, d'ambulances, de véhicules de police et de pompiers qui se renvoyaient des lueurs clignotantes et chromatiques cependant que les premiers secours accouraient avec des brancards et que les pompiers s'efforçaient d'éteindre les dernières langues de feu s'échappant du restaurant. Sailesh avait déjà répondu à plusieurs coups de fil et distribuait des ordres destinés à instaurer un semblant de contrôle quand il vit arriver la voiture de Daniel. Au milieu des confettis de neige presque transparents qui naissaient, se dispersaient et se délayaient en instants purs, on reconnaissait aisément son allure d'épouvantail et son crâne rasé qui durcissait un visage avenant, pour lors aussi concentré que celui d'un samouraï. Daniel avait conservé la fragilité de ceux qui ont passé leur adolescence à s'excuser de leur grande taille ou qui se sont toujours tenus un peu voûtés pour ne pas se démarquer dans les groupes. Deux ans plus tôt, il avait divorcé d'une femme dont il était amoureux, mais là où certains sont si détruits qu'ils refusent d'admettre la défaite,

Daniel, avec cette séparation, avait pris conscience de ses limites. Dans la vie, il y a ceux qui regardent la porte du frigo avec espoir et ceux qui savent parfaitement ce qu'il y a derrière, et Daniel était de ceux-là. Après une première spirale d'accusations réciproques, lui et son ex étaient parvenus à un accord concernant leur fille de cinq ans, deux visites hebdomadaires et les vacances, et Sailesh constatait que, passé une période difficile et chaotique, la vie de Daniel connaissait un nouvel équilibre, un nouvel horizon. Ils se saluèrent, et Sailesh l'informa des éléments dont il disposait. Près d'eux, les gens qui, quelques instants plus tôt, avaient sombré dans la folie, recouvraient peu à peu la raison. Des groupes de badauds s'agglutinaient contre les barrières, témoignant du pouvoir qu'ont les accidents de rassembler des inconnus qui, autrement, ne s'adresseraient même pas la parole. La télévision faisait également acte de présence.

– Les hommes sont arrivés ?

– Presque tous.

– Les caméras… – Daniel pointa du doigt les caméras de vidéosurveillance endommagées d'une banque et d'un bureau de poste. Je veux tout ce qu'elles ont enregistré. Qu'on vérifie s'il y en a d'autres dans le coin.

Il jeta un regard aux curieux qui filmaient la scène avec leurs téléphones portables : lui aussi cadrait, triait, éliminait.

– Et qu'on ne les laisse pas filer avant qu'ils nous aient montré toutes leurs photos, même celles de leurs copines à poil. Je veux qu'on interroge tous ceux qui étaient sur les lieux avant, pendant et après le feu d'artifice.

– On s'en occupe. Un de nos gars filme le public : quelqu'un a peut-être été tenté de rester pour admirer le spectacle.

– OK.

Sailesh vit Daniel esquisser un sourire grimaçant et s'éloigner en direction du capitaine des pompiers, un

individu trapu au visage antipathique, qui dirigeait les opérations d'extinction. Daniel employa un ton neutre et calme, comme s'il lisait un mode d'emploi.

– Bonsoir, dit-il en présentant son insigne.

– Bonsoir.

– Ça va durer combien de temps, à votre avis ?

Il montra les flammes qui s'effilochaient.

– Le feu était puissant, mais je crois que dans une heure on l'aura refroidi. Ce n'était pas une conduite de gaz… avança-t-il prudemment.

– Certes, acquiesça Daniel, mais pour le moment dites-vous que ça l'était.

Daniel fourra les mains dans les poches de son blouson, baissa la tête et s'attela à chercher le papillon et son effet, qui battait des ailes ici et là, déterminant toute chose. Rien n'était anodin, tout était cause. Et il jugea qu'ils étaient déjà dans un rapport dialectique avec l'ennemi – les uns tuaient et les autres devaient les en empêcher. Quelle relation plus profonde pouvait-on concevoir ?

2h55

Daniel observait Sailesh qui, à l'extérieur de l'établissement, accordait une interview à l'une des chaînes locales, serein, avec cette gravité professionnelle qu'il savait si bien feindre. D'aussi loin que Daniel se souvînt – ils travaillaient ensemble depuis quatre ans –, ce type costaud et pas très grand, au teint hâlé et resplendissant, aux racines enfouies au Bengale, mais dont l'existence se déployait sur la bonne terre américaine, était un excellent débatteur et un maître dans l'art subtil de la communication. Rompu à tisser des relations dans les milieux officieux autant qu'officiels, aux petites tapes dans le dos, aux tractations, aux services accordés après mûre réflexion, Sailesh était tout simplement très bon. Daniel ne s'était jamais

demandé s'ils étaient vraiment *yaar*, comme Sailesh le disait dans sa langue étrange, « potes », « amis », mais ils s'entendaient bien. En ce moment même, il faisait face aux inévitables questions auxquelles il fallait répondre pour que la société la plus obsédée de sécurité que l'Histoire ait jamais connue n'aspire plus à l'absolu et renonce encore à quelques degrés supplémentaires de liberté. Non, les radicaux islamistes n'avaient rien à voir avec tout cela, c'était un simple règlement de comptes dans le milieu du crime organisé russe, très probablement. La ville, le pays, le monde pouvait respirer en toute tranquillité, voilà ce que venait de transmettre son camarade, conscient de ne pas mentir, mais d'économiser la vérité. Sailesh resta une vingtaine de minutes avec les journalistes, installant des pare-feu alors que flottait dans l'air une question tacite : qui tirait bénéfice de tout cela ? Une interrogation que Daniel ruminait tandis qu'il marchait prudemment dans le *Samovar* dévasté, évitant les corps, les îlots d'écume générés par les engins d'extinction et les quelques pompiers qui assuraient encore la sécurité de certaines parties du lieu. Au mur, il y avait des photos encadrées, partiellement brûlées, sur lesquelles on pouvait voir le propriétaire posant avec des célébrités ou des clients. Il s'arrêta pour les examiner ; il reconnut un acteur au sourire ébahi, la beauté mûre d'une chanteuse, un top model à la moue indocile… et parmi les visages anonymes, un couple qui se laissait photographier, arborant l'expression de qui a déjà bu quelques verres de vin, surtout la femme rousse, un visage aux lignes classiques, élégantes. Il continua d'avancer ; l'établissement, en forme de L allongé, était décoré avec une profusion baroque de rideaux qui avaient dû être bordeaux ; Daniel parcourut l'allée centrale d'un pas précautionneux, jusqu'au bout, où une équipe de photographes, techniciens de scène de crime et agents travaillait déjà à la lumière des groupes électrogènes. Les lieux empestaient le plastique brûlé et le crématorium. Sans

trop savoir pourquoi, chaque fois qu'il était témoin d'un incendie, Daniel ne pouvait s'empêcher de s'imaginer pris dans les flammes. Il salua un collègue.

– Bonsoir. Vous avez quelque chose ?

– Bonsoir. Pas pour le moment, on vient de commencer. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il y a huit morts, et je crois que Chevengour en fait partie. Il y a de fortes probabilités pour que ce soit celui-là.

Il désigna un énorme cadavre, défiguré et calciné.

– Ça m'en a tout l'air, en convint Daniel.

Il avait toutes les raisons d'en convenir : à l'un des doigts boudinés de la main gauche, on voyait, noircie, l'énorme bague en or que Chevengour avait l'habitude de porter. Cinq cadavres gisaient autour de lui dans diverses positions, et derrière le comptoir se trouvaient deux autres corps. Daniel, inévitablement, ressentit l'inhérente supériorité de celui qui est encore en vie.

– Et les autres ?

– On n'en a pas la certitude, mais ceux du comptoir semblent être des serveurs du restaurant. Ces deux-là – il désigna les cadavres cachés par des couvertures de survie –, ça peut être Anatoli Grossman et Vassili Artelev, les lieutenants de Chevengour. Quant aux autres, ça m'a tout l'air d'être des *bykis*, des gardes du corps, mais pour l'instant ce ne sont que des hypothèses. Au fait, tous ont été abattus avant l'explosion.

– Des survivants ?

– Deux, un cuisinier et un autre garde du corps. Le premier a pu se cacher, ils ne l'ont pas repéré. L'autre a eu du bol, c'est tout.

– Ils sont où ?

– Ils ont été pris en charge par une ambulance.

– Personne d'autre ?

– Le restaurant était fermé, apparemment c'était une réunion privée.

Daniel jeta un dernier regard à l'intérieur dévasté du

Samovar et décida d'aller faire un petit tour dans l'ambulance.

– Tenez-moi au courant, dit-il avant de partir.

Il quitta le restaurant en essayant d'échapper au regard des journalistes fascinés par l'accident – c'est-à-dire, par l'imprévu, la perturbation –, que Sailesh tenait encore à distance. Il présenta sa plaque à un infirmier et grimpa à l'arrière de l'ambulance. Une lumière glaciale éclairait le désordre qui y régnait. Là, malgré la quarantaine dans laquelle la médecine avait placé la mort, cette dernière avait néanmoins réclamé sa dîme. Le type au crâne rasé et au cou de taureau n'avait pas une tête à savoir préparer un bon *chachlyk*, sans compter qu'il gisait sur un brancard, intubé et hors jeu ; l'autre, en revanche, était habillé comme un cuisinier, mais ses yeux hagards laissaient penser que quelque chose s'était brisé dans son cerveau. Daniel eut un bref échange avec les ambulanciers, puis tenta de se frayer un chemin dans le traumatisme du cuisinier, un dénommé Sergueï, qui parvint difficilement à répondre aux questions. Daniel en conclut que les véritables blessures dont il souffrait n'étaient pas apparentes et qu'il valait mieux attendre qu'elles cicatrisent. Il lui souhaita de sincères vœux de rétablissement et descendit de l'ambulance, ses sens s'attelant à établir des catégories et à ordonner les faits, non sans une petite pensée pour les boîtes noires des crashs aériens qui pourraient lui résumer ce qu'il s'était passé. Sailesh, qui en avait fini avec les médias, le rejoignit avec un petit sourire.

– *Bidhu*, ça y est, les chacals vont nous laisser tranquilles.

Daniel considéra d'un œil consterné le cercle de caméras, de projecteurs et de micros.

– Ils ne sont pas encore rentrés chez eux, ceux-là ?

– Ce n'est pas si simple, répondit Sailesh d'un air résigné. De nos jours, même les nains veulent avoir le premier rôle.

Daniel haussa les sourcils, en signe d'indulgence. Puis ses yeux se rétrécirent comme des meurtrières.

– Tu as parlé avec le cuisinier ?

– Je n'ai pas eu le temps. Il est dans l'ambulance, c'est ça ?

– Avec un garde du corps. Il est encore sous le choc, on ne peut pas en tirer grand-chose pour l'instant. Un dénommé Sergueï, de Tachkent, Ouzbékistan. C'était son jour de congé, mais apparemment on l'a appelé à la dernière minute pour préparer un dîner privé.

– Ça veut dire qu'ils attendaient quelqu'un.

– Et quelqu'un d'important, un très, très gros poisson. Mais il ne sait rien de plus, et même s'il savait…

– Mouais…

Sailesh Mathur sourit, dévoilant une dentition parfaite. Il sortit de sous sa chemise un *taweez*, un talisman en argent, qu'il caressa distraitement. Daniel songea à quel point son coéquipier avait l'air quelconque : rien chez lui ne révélait les talents qu'on lui prêtait. Mais peut-être cultivait-il cela.

– Lila, souffla Sailesh.

– Lila ?

– Lila, *bidhu*, l'univers est un terrain de jeu pour Dieu. Et c'est notre manche qui vient de commencer. À l'instant.

Mardi, décembre, 10 h 42

Il ne s'était pas passé deux jours depuis l'explosion du *Samovar* que la trace de la tragédie commençait déjà à se perdre dans la réalité sans mémoire des télévisions. Parmi l'abondante offre de chaînes à sa disposition, dont les images créaient une fausse sensation d'ubiquité, Erin avait choisi un JT et mis le son au minimum tandis qu'elle faisait défiler sur son ordinateur les photos prises la nuit de l'explosion. Elle était installée dans un confortable canapé magenta aux formes harmonieuses, dans la position du lotus, le portable posé dans le creux de ses cuisses. Tout alentour, l'appartement dans lequel elle vivait, à Williamsburg, la protégeait avec un ameublement fonctionnel, une technologie haut de gamme et une inexplicable collection de tableaux

impersonnels. Les livres qu'il y avait dans cet appartement lui appartenaient, car la curiosité intellectuelle d'Alvin, le propriétaire, penchait plutôt du côté des centaines de CD qui tapissaient le mur est du salon. Ça faisait deux ans qu'ils vivaient ensemble, depuis l'époque où elle avait décidé de lâcher son poste de correspondante, de décrocher de l'adrénaline, des récompenses, du risque, et de ne plus connaître les valises à moitié défaites. Et surtout, les derniers coups d'œil, à l'aube, ses bagages bouclés, debout sur le seuil avant de fermer la porte, pour s'assurer que tout ce qu'elle laissait derrière elle était bien à sa place, en ordre, sans savoir si elle le reverrait un jour. Alvin y avait remédié ; ce graphiste, père d'un enfant issu d'une relation précédente, avait stoppé la roulette de l'incertitude et lui avait démontré que, être vraiment fort, c'est aimer et accepter que l'on vous aime ; et que tout le reste, se protéger, défendre une absurde indépendance, ne mène qu'à la solitude la plus totale. Et, malgré les cicatrices que lui avait laissées cette solitude, elle était consciente d'avoir trouvé ce qu'elle cherchait depuis si longtemps, et qu'il s'agissait désormais d'étayer la solidité de cette structure. Alvin et son fils étaient cette pierre angulaire que, selon la tradition, il suffisait d'enlever pour que les cathédrales s'effondrent. Et elle était ravie qu'il en soit ainsi.

Elle parcourut de haut en bas le dossier de photos ; elle étudia d'abord les visages captés dans les minutes précédant le sinistre, ces identités à la dérive dans un monde écrasant, les expressions de ceux qui ne se savent pas observés. Elle les grossissait et en examinait chaque centimètre, zoomait, jouait avec les contrastes et la netteté, en sélectionnait quelques-uns pour la série qu'elle préparait. Puis elle se concentra sur les images prises immédiatement après la déflagration ; des expressions butées, tendues, défaites, vides, horrifiées, courageuses, tout un éventail de réactions face à l'inattendu. Elles étaient superbes. Saisissantes. Elle n'avait appliqué ni filtre moralisateur ni verre déformant,

c'était de la curiosité à l'état pur. Dans une société dont la seule volonté est d'échapper à la privation, à l'échec, à l'angoisse, à la douleur ou à la panique, la mort, qui n'est pas considérée comme quelque chose de naturel mais de cruel et d'injuste, était de nouveau là, souveraine, omniprésente. Au même instant, la télévision, comme contaminée par ce théâtre de la cruauté, commença à diffuser un reportage sur la guerre des Balkans, un insupportable refrain qui avait bouleversé des familles, détruit des vies et ruiné des destins. Erin jeta un coup d'œil fugace à l'écran mais se désintéressa aussitôt de ce conflit qu'elle connaissait par cœur : elle-même avait parcouru les lieux qui défilaient.

Elle se concentra sur son ordinateur ; sur l'une des premières photos, on voyait Daniel. Quatre visages plus loin, il y avait Sailesh. Elle continua d'examiner des physionomies plus ou moins floues. À la télévision, le reportage relatait maintenant les atrocités commises par Serbes, Bosniaques et Croates lors des nettoyages ethniques qui avaient rendu ce conflit tristement célèbre. Parmi les bourreaux de renom surgis au cours cette guerre, il y avait Viktor, un sanguinaire paramilitaire *tchetnik* qui avait eu sa part de gloire en semant une terreur absurde au nom du nationalisme serbe. À l'écran, on voyait maintenant une des photographies les plus connues de lui, qui le montrait avec une arme automatique dans une main et un louveteau dans l'autre – on apprendrait plus tard qu'il l'avait subtilisé au zoo de Belgrade –, appuyé contre un blindé sur lequel avait grimpé une flopée d'hommes cagoulés et armés jusqu'aux dents, ses cruels camarades des Loups blancs, un groupe de volontaires serbes. Le portrait avait été soigneusement mis en scène pour inspirer aux compatriotes de Viktor admiration et ferveur guerrière, et terreur aux malheureux qui n'entraient pas dans ses paramètres ethniques. Erin savait qui il était, même si elle ignorait le détail de ses exploits tant les monstres qui avaient fleuri dans l'asile balkanique à cette période avaient été nombreux. La photographie avait

extrait ce moment, elle l'avait fixé pour attester de la violence impitoyable de cette époque, et Viktor l'observait avec l'ironie et l'insolence qui le caractérisaient et une pointe de douce cruauté. Erin remua, mal à l'aise ; elle ressentit une intimité froide et gênante avec cette image, car ce visage distillait quelque chose d'essentiel, ce que les artistes rupestres s'étaient efforcés de capter dans leurs peintures d'animaux, d'aliments, de femmes fertiles ou de pénis en érection. C'est-à-dire un archétype, une identité. Précisément ce qu'elle recherchait.

Le reportage égrena d'autres faits et d'autres paysages, Srebrenica, Goražde, Žepa, Bihać, Višegrad, la violence se renouvelant continuellement telles les cascades des dessins d'Escher, et Erin s'étonna de la tension qui s'était emparée de son dos, exactement comme lorsqu'elle se préparait à recevoir un service au tennis. Elle s'étira en tordant le cou, grimaça et reporta son attention sur son ordinateur. Guetter. Espionner. Embusquer. En mêlant hasard, calcul, expérience et inspiration. Une rousse. Un profil afro-américain. Un Asiatique. Choisir. Sélectionner. S'approprier la réalité à travers son image, saisir sa composante primitive et magique pour un magazine. Un instant, Erin crut avoir capturé un autre grand cerf à quatorze andouillers, un profil faisant penser à celui d'un danseur qui avait fui son pays de l'autre côté du rideau de fer, bien qu'un second examen révélât des imperfections, comme si elle avait découvert des taches microscopiques dans l'intérieur diaphane d'un diamant. Un regard distrait sur un visage au second plan lui fit d'abord lever un sourcil avec scepticisme. Ensuite, une analyse plus poussée avec les outils de traitement d'image fit descendre ce même sourcil jusqu'à transformer complètement son expression. Sur l'écran de télévision réapparut le visage de Viktor, affichant l'assurance et l'invulnérabilité de celui pour qui tuer est facile parce qu'il croit Dieu de son côté. Erin compara le visage de la télévision avec cet autre visage, sur son ordinateur. Si l'un était allongé, l'autre

s'arrondissait, et d'épais cheveux et une barbe nette avaient poussé là où tête et joues étaient autrefois rasées. Pourtant, les yeux, le regard méprisant, orgueilleux, le regard de celui qui a infligé sciemment de la douleur, étaient les mêmes. Identiques, concis, oui, exactement les mêmes. Parce que chaque regard, telle une empreinte digitale, est unique.

2

Masques

Avec le temps, Erin avait appris à ne pas ignorer ces pressentiments qui l'assaillaient. Le «groin du truffier», comme l'avait surnommé un confrère à l'hôtel *Al-Rashid* de Bagdad, la veille de l'expiration de l'ultimatum donné par les États-Unis à Saddam, faisant allusion à l'odorat très développé de ces animaux. Or, en l'occurrence, il ne s'agissait pas de champignons souterrains, mais d'une mine de cristaux, de snipers ou d'un criminel de guerre haut placé dans la liste des individus recherchés par le TPIY, le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie siégeant à La Haye, criminel que l'on n'avait jamais réussi à épingler. Ce type ressemblait à Viktor, mais il fallait vraiment avoir foi dans ce raisonnement intuitif pour imaginer qu'une sorte de *killer* balkanique se promène librement dans Manhattan en se fondant sur un simple regard menaçant et, qui plus est, sans tenir compte d'un détail que la voix off du documentaire n'avait pas manqué de souligner, comme s'il s'agissait d'une sorte de justice poétique : Viktor avait été abattu dans un hôtel de Belgrade par un froid matin de l'an 2000. En gros, ça faisait quelques années que le monstre mangeait les pissenlits par la racine.

Les deux heures suivantes, Erin les employa à soumettre

à la logique ce qui paraissait n'en avoir aucune, réexaminant, systématisant et évaluant toute l'information qu'elle put collecter dans un premier temps sur Viktor. Si son caractère perfectionniste lui facilitait la tâche, son imagination l'aidait à se glisser dans la peau de la personne ou à se représenter les faits qui l'intéressaient pour les considérer depuis des angles complètement inattendus. Aussi avait-elle exploité la source la plus fiable qu'elle avait à portée de main : Google. Les fluctuations de la Toile, les formes réticulaires de la communication, qui s'actualisaient à chaque dixième de seconde, lui fournirent, via Wikipedia et autres articles glanés dans les journaux et blogs, un squelette de biographie.

Il était une fois un merveilleux endroit aux confins de l'Europe, au-delà de sept montagnes et de sept fleuves, appelé Yougoslavie. S'y côtoyaient des gens de six nationalités différentes, trois religions distinctes et trois langues officielles, qui, malgré cela, cohabitèrent, travaillèrent et vécurent en relative harmonie durant quarante-cinq ans. Jusqu'à ce que tout s'écroule et qu'une terrible guerre éclate, qui faucha deux cent mille vies, déplaça deux millions de personnes et vit naître sept États. Du feu de ce volcan surgirent des êtres sanguinaires, une lave d'assassins, psychopathes et pervertis, qui avaient imaginé jusque dans les moindres détails un vaste programme de haine. L'un des plus célèbres fut Ratko Zuric, alias Viktor, né à Požarevac en Serbie. Un environnement familial violent et un passage précoce dans diverses maisons de redressement le poussèrent logiquement à entamer en 1972, à vingt ans, une carrière de délinquant. Arrestations en Belgique, aux Pays-Bas, en Allemagne, Autriche, Suisse et Italie pour vols, braquages et assassinats ; évasion de dizaines de prisons ; échanges de coups de feu avec la police… Au début des années 1980, Viktor, qui avait emprunté l'un des faux noms qu'il utilisait sur ses passeports, comptait parmi les criminels les plus recherchés d'Interpol. Il avait travaillé, entre

autres, comme taupe pour l'UDBA, la police secrète yougoslave, qui le chargea notamment d'assassiner des réfugiés politiques et des opposants au régime en échange d'une certaine impunité. C'est au cours de cette période qu'il apprit plusieurs langues, ce qui lui permit de se déplacer à sa guise dans toute l'Europe avant de revenir en Yougoslavie pour continuer d'alimenter un casier judiciaire déjà si rempli qu'il lui aurait suffi de traverser la rue sans regarder pour se faire coffrer ; pourtant, il y avait dans ce nouveau contexte une différence de taille : les services secrets yougoslaves le couvraient totalement en récompense de nombreux services rendus. À ce stade, Erin attrapa un coussin, le retapa vigoureusement et le cala au bas de son dos. Elle poursuivit sa lecture.

Au début des années 1990, la Yougoslavie allait à la dérive, et en 1991 elle commença à tanguer pour de bon avant de sombrer définitivement. L'aigle serbe déploya ses ailes et, sous les auspices de l'état-major de l'armée, Viktor créa un groupe d'irréguliers, les Loups blancs, une unité bien entraînée et dotée des meilleures armes. Alors que se déroulaient les jeux Olympiques de Barcelone, et à quelques heures de vol de la normalité, la Bosnie et la Croatie devinrent le billot de boucher sur lequel allait se forger la réputation de Viktor, dont l'une des marques de fabrique était sa manie de brûler les plantes de pied des prisonniers au cours des interrogatoires. À la fin de la guerre, entérinée par la signature des accords de Dayton en 1995, Viktor prit sa retraite, s'installa dans une maison du quartier de Dedinje, à Belgrade, et s'occupa à tirer les ficelles de ses affaires, légales et illégales, allant jusqu'à intégrer l'équipe dirigeante d'un club de foot. En 1998, la guerre au Kosovo éclata. L'atmosphère encore chaude des Balkans s'enflamma de nouveau quand ladite province au sud de la Serbie, peuplée d'Albanais, réclama à son tour son indépendance. Milošević frappa violemment et provoqua une catastrophe diluvienne : sept cent mille Albanais tentèrent de fuir

le pays. Là encore, dès que Viktor se retrouva au milieu du chaos, son vernis d'homme civilisé s'écailla et il redevint le salopard qu'il avait toujours été, se dépensant sans compter, et cela jusqu'à ce que l'Otan se décide à intervenir et bombarde Belgrade – emportant sur son passage coupables et innocents, mais ça, c'est une autre histoire. Pendant les hostilités, le tribunal de La Haye lança un mandat d'arrêt contre Viktor pour génocide, crimes contre l'humanité et non-respect des conventions de Genève. Dans les mois qui suivirent la fin de la guerre, Viktor fit profil bas sans que cela dissipe pour autant l'épais nuage de rumeurs, spéculations et controverses qui l'entourait, particulièrement en Serbie. Puis, un matin de janvier 2000, alors qu'il était assis dans le vestibule d'un hôtel en compagnie d'autres clients, un membre de la police le surprit par-derrière et lui colla trois balles dans la tête. Il fut transporté inconscient à l'hôpital, où l'on essaya de le réanimer en vain durant une heure. Viktor fut enterré avec les honneurs militaires, et point final. Pour la postérité, il resterait un personnage controversé : un brigand et un assassin pour les uns, un patriote pour les autres. Et pour lors, défiant les lois de la nature, Viktor était en ville.

Erin lâcha un soupir, créa un dossier dans son ordinateur auquel elle assigna un simple «V», et alla se planter devant la fenêtre du salon, qui donnait sur la *skyline* de l'autre côté du fleuve. Cette vue lui procurait une sensation de luxe, entendre par là ordre, calme et beauté. Elle s'emmitoufla dans son vieux gilet de laine râpé; l'extérieur transi de froid lui évoquait des nuits arrosées de vin chaud aux épices et des feux de cheminée, comme dans le clip de *Last Christmas* où un George Michael encore virtuellement hétéro vous lançait des regards depuis l'autre bout de la table. Ce sont les chansons les plus stupides qui restent gravées dans la mémoire, pensa-t-elle avec un sourire. Elle se mit à arpenter lentement le salon, comme si ça devait la conduire quelque part; finalement, elle revint

à son ordinateur et consulta son courrier. Elle rédigea un mail qu'elle corrigea mille fois avant de se décider à l'envoyer en y joignant sa photo du supposé Viktor, et une autre, téléchargée celle-ci, datant de la guerre du Kosovo. Elle relut le mail une dernière fois et cliqua sur « envoyer ». Elle mit son ordinateur de côté et s'enfonça dans le canapé. À la télévision passait une de ces émissions qui prétendent faire de la vie un éternel dimanche. L'invité était un type dont la principale préoccupation était de se rendre ridicule à la seule fin d'accéder à quelque chose de plus transcendant : la voiture la plus vendue, la religion en vogue ou un extra en fin de mois. Tout le monde criait, des personnages plus insignifiants les uns que les autres se succédaient, et pas un n'échappait à cette ambiance d'attraction de foire. L'envoi de ce courrier était un geste inhabituel chez elle, une manière détournée d'affronter le problème, et en fonction de la réponse qu'elle recevrait, il se pourrait bien qu'elle aussi coure le risque de se couvrir de ridicule. Elle se signa. Sans être croyante, elle avait foi en certains principes qu'on lui avait inculqués durant l'enfance, en certaines valeurs qui déterminent la création ou le déclin, un système fonctionnant selon des règles établies et identifiables. Un refuge contre la peur.

Vendredi, décembre, 11 h 13

Depuis les fenêtres du FBI, on jouissait sur Federal Plaza d'un paysage de lingots d'argent et de mastodontes du néogothique américain. À son bureau, Sailesh Mathur, pensif, grignotait un petit gâteau nappé de sucre glace accompagné d'un café. Il méditait sur ses angoisses, les tensions que connaissait son couple depuis quelques mois, les cris et les disputes, les larmes amères, les gorges nouées. Comment accepter que Kavita et lui, bien que vivant sous le même toit, dormant dans le même lit, emploient de plus en plus

d'énergie à faire les choses chacun de leur côté (avec ou sans les enfants). Le pire, c'était combien il désirait ces moments d'isolement. Après tout le mal que l'on se donne pour trouver quelqu'un avec qui partager sa vie et fonder une famille, il est tout de même terrible que cette solitude soit ce que l'on désire le plus, la seule chose qui aide à garder la raison – même si on aime cette personne, même si elle nous manque.

– Il en reste ? lui demanda Daniel depuis son bureau.

Sailesh ne répondant pas, Daniel réitéra sa question. Son collègue s'excusa.

– Bien sûr. Qu'est-ce que tu veux ? Chocolat, sucre glace…

Daniel lui signifia que ça lui était égal, et Sailesh regarda longuement les donuts, évaluant les différentes options, et finit par en choisir un aux couleurs radioactives. Le soin avec lequel il s'acquitta de cette mission rappela à Daniel une phrase entendue dans un film : « L'argent importe moins à notre organisation que de savoir à qui se fier. » Il le remercia, engloutit le gâteau entre deux gorgées d'un énorme café – il comptait sur l'effet placebo de la caféine qui, si elle agissait généralement au bout d'une demi-heure, mettrait deux fois plus de temps à être efficace dans ce breuvage dilué – et accorda toute son attention aux dossiers ouverts devant lui. Ils avaient passé la matinée à éplucher la masse d'informations recueillie sur le *Samovar*. Accords secrets, magouilles, pots-de-vin, détournements de fonds, extorsions, assassinats… Ilya Mikhaïlev, alias Chevengour, était à lui tout seul un manuel du parfait criminel. Pour en arriver là, il s'était formé au sein de l'organisation Solsnetskaïa de Moscou, la plus étendue et la plus puissante de l'ex-Union soviétique. Après avoir gravi tous les échelons pour atteindre le grade de *Pakhan*, ou chef, il avait atterri à l'aéroport Kennedy dans les années 1990 pour créer une branche de l'organisation à Manhattan et mettre un peu d'ordre dans les groupes russes, actifs mais désorganisés, qui pullulaient à New York à cette

époque. Le FBI l'avait placé sous surveillance, le soupçonnant d'être mêlé, au sein du ROC – le Russian Organized Crime –, à des affaires de racket, traite de Blanches, trafic de stupéfiants, jeux, meurtres, fraudes à la carte bancaire… Daniel se fit la réflexion que Chevengour avait parfaitement saisi que le grand pilier de l'Occident, le loisir, serait sa principale source de bénéfices. De sorte qu'Ilya Mikhaïlev s'était contenté d'être un prestataire de services, fussent-ils illégaux, et avait mis en place un marché noir similaire à celui qui existait dans son pays d'origine. Daniel brassa les photos et tomba sur celles des cadavres d'Anatoli Grossman et de Vassili Artelev, deux des *brigadiers*, ou lieutenants, de Chevengour, puis sur celles des corps des hommes de main et des serveurs. Apparemment, tout indiquait qu'ils attendaient quelqu'un, et pas n'importe qui, un *Laat-saab*, comme disait Sailesh, un gros poisson.

– Mais qui ? se demanda Daniel de manière rhétorique.

– Quelqu'un de suffisamment important pour qu'on sorte l'argenterie.

– Il va falloir qu'on revoie ce cuisinier. Et le garde du corps aura peut-être quelque chose à dire aussi, s'il s'en sort – il se lissa l'arête du nez. On sait comment il va ?

– Bof…

Daniel regarda Sailesh, lequel détourna la tête, ce qui ne présageait rien de bon.

– Il y a un truc que je ne comprends pas : si on les a abattus avant de mettre le feu au restaurant, c'est le signe d'une guerre entre clans, non ? Or, c'est plutôt calme en ce moment.

– Et d'après ce qu'on m'a dit, ce n'est pas près de bouger.

– Ça n'a aucun sens.

Daniel chercha parmi les dossiers éparpillés sur son bureau.

– Et les caméras ?

– Pour l'instant, on a juste quelques déclarations et des

photos, disons… intéressantes. Pour les caméras de surveillance, il va falloir attendre un peu.

Daniel s'abstint de tout commentaire.

– Quant à l'explosif… Les analyses ont conclu à l'utilisation de RDX, un composant granulé mélangé à du plastic. Cyclotri… – il buta sur le mot, puis réussit à aligner toutes les syllabe : Cyclotriméthylènetrinitramine, un explosif militaire…

– Un des plus puissants, affirma Sailesh.

– On a trouvé les restes d'un détonateur, ils ont dû l'activer à distance. Mais notre homme ne devait pas se trouver bien loin. Qu'on continue d'examiner tous ces éléments, il va bien apparaître quelque part.

– Daniel, j'ai l'impression qu'on ne verra pas ce gars dans les vidéos des caméras de surveillance.

– Pourquoi ?

– Il m'a l'air de savoir ce qu'il fait.

– Il a peut-être été pointilleux lors de la préparation, mais il ne peut pas contrôler tous ceux qui étaient dans le secteur.

– Alors il va falloir continuer de se coltiner les déclarations et les photos de caniches…

Daniel but une gorgée de café. Sailesh engouffra le dernier gâteau et tapota sur la table avec son index.

– Tu oublies un détail, lâcha-t-il.

– Quoi ?

– Comment se sont-ils procurés du RDX ? Ce n'est pas un explosif qu'on trouve dans la première quincaillerie venue.

– Non, je sais. On peut en déduire beaucoup de choses, de ça et du détonateur.

– On peut en déduire que ce type a reçu une formation militaire, qu'il sait manier les explosifs, qu'il connaît des gens qui peuvent lui fournir du RDX…

– Et qu'il ne va pas faire beaucoup d'erreurs.

– Et qu'il ne va pas faire beaucoup d'erreurs, non.

Daniel se passa la langue sur les lèvres, un tic que Sailesh

n'eut aucun mal à interpréter. Il connaissait bien son coéquipier, c'était là son hymne à l'action, comme un antidote à ses angoisses.

– Bon, on verra. Il faut d'abord découvrir pourquoi Chevengour a été éliminé.

– Tu sais qu'on n'est jamais aussi bien informé que par l'ennemi.

Daniel acquiesça ; il ressentait une étrange confusion et une froide détermination, l'intuition d'être en présence d'un rival de poids.

– Il va falloir qu'on donne quelques coups de pied dans la fourmilière, Sai.

– J'irai voir ce qui se passe dans la rue. Et qu'est-ce qu'on fait d'Interpol ?

– On les met dans le coup, ils savent peut-être d'où sort notre nouveau coursier. Et qui a commandé la livraison.

Durant quelques secondes, la ville, délicieusement difficile, comme l'avait qualifiée le *Times*, les absorba dans sa frénésie, ses enchevêtrements, son indépendance, sa référence constante à elle-même, toujours aussi familière et toujours totalement impénétrable. La sonnerie insistante d'un téléphone rompit le silence, et Daniel fit signe à Sailesh, le plus près de l'appareil, de décrocher. Sailesh attrapa le combiné et répondit par des monosyllabes, de plus en plus stupéfait. Il ouvrit la bouche pour parler, mais rien n'en sortit ; il fouilla sur sa table, sous le monceau de feuilles, et, s'adressant à Daniel, fit mine d'écrire. Ce dernier lui lança un stylo et le regarda griffonner sur une feuille. Sailesh mit un terme à la conversation et raccrocha, son visage cuivré exprimant la quintessence de la surprise.

– Quoi ? dit Daniel.

– Tu ne vas pas me croire, répondit Sailesh.

– Je crois presque tout.

– Ça te dit quelque chose, Erin Sohr ?

– Erin… Erin… Merde, celle de la photo…

– Celle de la photo, oui.

– Je pensais qu'elle ne travaillait plus.

– Après tout le cirque qu'il y a eu autour de cette photo, elle a arrêté le journalisme, et maintenant, elle fait des trucs moins risqués, des commandes pour des magazines.

– Mouais – Daniel lâcha un sourire ambigu. Et qu'est-ce qu'elle veut ?

– Elle veut nous dire qui a mis la pagaille.

– Nous dire qui… répéta Daniel, interrogatif.

– Apparemment. Elle était dans les parages la nuit de l'explosion, elle aurait pris des photos.

– Manquait plus que ça…

– Ce n'est pas ce qu'on voulait ?

– Pas exactement. Une pseudo-célébrité dans une affaire qui exige de la discrétion, ce n'est pas ce qui pouvait nous arriver de mieux.

– Il faut faire avec. Et elle ne m'a pas l'air d'être une de ces hystériques qui voient Elvis acheter du beurre de cacahuète dans tous les Deli.

– C'est sûr. Ou pas. Qu'est-ce qu'on fait ?

– On peut la recevoir tout de suite. Elle est dehors, elle attend.

Daniel se carra dans son fauteuil.

– Il faudrait que je réfléchisse…

– Réfléchis pendant que je leur dis de la laisser monter.

Sailesh passa un court appel et alla se poster à côté de la machine à café. Quelques instants plus tard, on frappa à la porte et Sailesh, avisant Daniel, leva les yeux au ciel. Il s'apprêta à accueillir Erin Sohr, tandis que Daniel adoptait une attitude délibérément froide. Ce dernier ne voyait pas trop comment une ancienne reporter de guerre, possiblement perturbée par des années d'atrocités et, surtout, par les circonstances qui l'avaient fait se retirer, aurait pu découvrir ce saint Graal. Sailesh reçut la journaliste avec son sourire le plus persuasif et chaleureux et une poignée de main à laquelle elle répondit aussi brièvement que mollement. Il l'accompagna jusqu'à une chaise placée devant le bureau

de Daniel, lequel se plia lui aussi au rituel de bienvenue ; il l'invita ensuite à s'asseoir, lui proposa un café qu'elle refusa. Erin se débarrassa de sa parka et de son bonnet de laine, posa son sac au sol, près du barreau de la chaise, et mit un certain temps à regarder Daniel dans les yeux, ce qui lui laissa quelques secondes supplémentaires pour étudier la jeune femme. Bien qu'il se souvînt l'avoir vue dans une interview, il fut surpris par son apparente fragilité ; elle n'avait rien d'une personne capable de zigzaguer dans la ligne de mire du Dragounov d'un sniper ou de photographier imperturbablement des hommes à qui l'on a passé un pneu enflammé autour du cou. Elle était de taille moyenne, plutôt anguleuse, avait des cheveux noirs, suffisamment longs pour pouvoir les nouer. Sa peau pâle et les petites taches charbonneuses laissées par son mascara sous ses cils lui donnaient des airs de Sasha Grey, la lolita californienne du porno, mais sans sa sensualité magnétique. Elle portait un jean et un chemisier clair dont deux boutons dégrafés laissaient entrevoir la toile d'araignée écrue d'un soutien-gorge. Seules de légères pattes-d'oie indiquaient qu'elle avait atteint la quarantaine.

– Bienvenue, madame Sohr, dit Daniel en posant les mains sur le bureau.

– Je vous remercie de me recevoir aussi rapidement, je sais que ce n'est pas dans vos habitudes, dit-elle assez sèchement. De recevoir tout court, d'ailleurs.

– Il n'est pas non plus habituel que quelqu'un comme vous vienne nous rendre visite, la flatta Sailesh.

Erin ne releva pas. Elle examina les piles de dossiers, les post-it qui poussaient partout comme des champignons et fronça imperceptiblement le nez devant une légère odeur de désinfectant. Du café coulait dans une sphère de verre.

– J'ai essayé d'obtenir un rendez-vous, mais toutes vos lignes étaient occupées, alors j'ai décidé de venir. J'espère ne pas avoir pris trop de libertés. Je ne l'aurais pas fait sans être sûre d'avoir quelque chose d'important.